LA MALADIE COMME STIGMATE DE LA DÉCADENCE DANS LE CYCLE DE LA FAMILLE HALLIPA

Simona LIUTIEV[*]

Abstract: *The richest medical terminology penetrates Romanian literature with Hortensia Papadat Bengescu's novels, each physical suffering being first of all a moral suffering, somehow anticipating the New Age theories. The last novel, "The Foreigner", renders the most serious of all the diseases, that is the historical one. In a world doomed to extinction by all the physical, moral, social, esthetic expressions, the perpetuation of the species resides only two generations, the individuals are no longer productive and prepare themselves to ascend to a higher level, maybe that of life after death. All five novels of Hallipa's cycle begin under the auspices of sickness and death, a leitmotiv continuously and obsessively reiterated, leitmotiv that leads to the disappearing of the entire generation. None of the characters who vanished arouses remorse, on the contrary, they live the anguish of personal deliverance and that of others. It is an incredible yet authentic universe, because sickness is the only way to ascend to being. Life as it is.*

Keywords: *Sickness, Hortensiei Papadat Bengescu, Hallipa.*

Pro ou contre la corporalité dans la littérature. Le corps-matrice de la zone littéraire humaniste entre deux guerres

La récupération de l'intimité, de la désinhibition se produit officiellement dans l'écriture roumaine le 12 décembre 1932, sur Lipscani, suite au procès littéraire à propos du livre de D.H. Lawrence, *L'Amant de Lady Chaterley*. À cette occasion, Felix Aderca (juré avec L. Rebreanu, Camil Petrescu et Ion Petrovici) énumère trois catégories de pudibonds qui ne doivent pas faire partie des écrivains ou critiques littéraires. Après 1933 suit un *boom* littéraire de ce point de vue qui dépêchera la connexion de notre littérature à celle européenne. L'accent est déplacé sur l'intime, le privé, l'autonomie interne des personnages» (Pompiliu Constantinescu, 1928, no. 2). La perturbation des états anatomiques a été mise au début sur le nouvel ordre installé après la guerre, à propos de laquelle Mihail Sebastian ne se décidait pas si «c'était une perturbation pathologique d'un état éternellement normal ou c'était une autre vie avec de nouvelles lois, de nouvelles fonctions, de nouveaux besoins, une température propre ou une circulation du sang rythmée autrement?» (Mihail Sebastian, 1927, p. 1). Si pour Mihail Dragomirescu le roman moderne apporte sur le premier plan le corps et «la pornographie ensemble avec l'analyse» (Mihail Dragomirescu, 1936, pp. 4-5), pour Mircea Eliade, «la biologie signifie liberté, variété, aventure, risque, improvisation, initiative; elle signifie un million de formes et de faits» (Mircea Eliade, 1934, p. 1), en concluant que la suppression de la biologie fait les gens se ressembler, les neutralise.

La maladie est une forme de manifestation/ un aspect propre à la vie, soit qu'on la possède dès le stade embryonnaire, soit qu'on l'attire ou l'acquiert au fil du temps, soit que ce soit une probabilité, un auspice sous la menace duquel on vit, soit qu'on l'accepte ou la refuse, elle appartient à l'homme qui vit, c'est «une appréhension naturelle» (Hortensia Papadat Bengescu dans Dan Petrașincu, 1935, p. 9), et lorsque l'homme est l'essence de la vie et de la littérature, pourquoi la maladie ne pourrait-elle

[*] Université de Pitești, greenserene13@yahoo.com

BDD-A24517 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:28 UTC)

pas être littérature ? Malgré l'obsessif leitmotiv, l'auteur a utilisé des pathologies, pas comme des parties divisées, mais avec leur liaison «le corps émotionnel» pour imiter la réalité, ce qui lui a garanti l'approbation entre les modèles littéraires. Pendant toute cette période la critique a conclu que «les états pathologiques forment le secteur préféré de l'écrivaine» (Vladimir Streinu, 1968, pp. 189-190), provoquant des opinions discordantes sur l'idée de beau/laid, spécificité, authenticité/objectivité masquée, naturalisme mécaniste, refus idéologiquement justifié ou générant des interprétations forcées féministes, ethno-littéraires, socio-économiques, politiques, idéologiques, jusqu'à celles de précurseur de modernité, le résultat étant cependant un des plus rares faits littéraires, c'est-à-dire que la «littérature de Mme Bengescu a été critiquée et appréciée par presque toute l'unanimité des jeunes critiques roumains» (Perpessicius, 1989, pp. 264-265).

Cependant, à cause de l'intertextualité, peu voit l'hyper-textualité et personne n'a le courage de donner encore une interprétation par rapport aux théories New Age (flux magnétique, exotérisme, fond ouvert de l'être), qui apportent en premier plan la spiritualité, de sorte que les maladies ont longtemps avant la manifestation, une période d'installation psycho-spirituelle (voir dr. Dumitru Constantin Dulcan, Serghei Lazarev, Anatol Basarab, Louise Hay), elles semblent et peuvent être «une forme d'autodestruction commandée» (Carmen Georgeta Ardelean, 2013, p. 94). Par conséquent, on peut facilement assembler une anamnèse de chaque maladie, avec sa fiche clinique, et même psychologique et spirituelle, en vertu de la trinité humaine constituante: corps, âme, esprit. Notre critique mentionne et salue l'objet principal de l'étude de l'observation psychologique (cachée dans une souffrance physique) à travers le cycle de la famille Hallipa, celle «maison de sentiments» avec des noms tels que «le corps spirituel», esprit du corps, «âme éthique/ psychologique» (Nicolae Manolescu, 2000, p. 316), ces deux dimensions de l'être, soit qu'on les regarde d'une manière illimitée cartésienne, soit d'une manière non séparée, représentent un des aspects qui font la différence par rapport aux naturalistes (voir le grand changement nietzschéen - le corps est l'âme, pas l'inverse). Hortensia Papadat-Bengescu est la première écrivaine roumaine qui parle de la logique des sentiments, plus précisément de la relation affection-intelligence, la soi-disant intelligence émotionnelle, «la logique affective» (Th. Ribot, http:/www.persee.fr).

La maladie – personnage ou leitmotiv?

De nombreuses études ont comme point de repère l'évolution du concept de pathologie (du corps et de l'intimité), mais la plupart se résume aux parallélismes, influences, modelés, fonctions sociales ou culturelles, l'histoire de la corporalité avec ses changements de paradigme au passé, autrement dit, même si l'inadéquation de certaines théories dans l'interprétation littéraire est déjà prouvée. La première écrivaine qui traite du physique et ses ressources par rapport à la chronobiologie, neurobiologie (flux magnétique), Hortensia Papadat Bengescu choisit de chercher dans ce monde, comme un cri de désespoir de l'humanité perdue, «le signal tragique d'une impasse de l'être» (Florin Mihăilescu, 1975, p. 230); la maladie (c'est-à-dire la psychologie de la maladie) reste la seule liaison avec le monde, développée en chronotropes selon la disponibilité psychique et sociale du personnage, le roman et la médecine la prolongent plus que sa propre nature (dirait Proust). Plus le personnage essaie de vivre corps uni à l'âme, plus l'échec est dramatique. Mais, en traitant un tel sujet à l'époque, à Hortensia Papadat Bengescu est arrivé ce que Cioran appelait «des problèmes une fois traités,

BDD-A24517 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:28 UTC)

t'isolent dans la vie et t'abolissent» (Emil Cioran, 1989, p. 39). C'est une sorte de «résurrection baroque» (Carmen Georgeta Ardelean, 2013, p. 124) cette prédilection pour le grotesque, cette passion pour les souffrances physiques, pour les impulsions animalières, pour la chair, un œuvre qui «a plus à voir avec la vie qu'avec les classifications grammaticales» (Simona Sora, 2008, p. 95).

De même, chez Hortensia Papadat Bengescu, la destruction a quelque chose de cathartique en elle, tous portent le stigmate de la maladie avant même la conception, «des malades à prédestination» (Pompiliu Constantinescu, 1957, p.77), le supplice de la maladie, ce «privilège de classe de la souffrance» (G. Călinescu, 1985, p. 739), est offert à tous ceux qui souffrent déjà d'un «colossal déficit d'existence» (Andreia Roman, p. 100), cela leur donne un but, une préoccupation, ils sont punis *ab initio*, avant de faire leur connaissance, on parle même d'une noblesse de la maladie, de la préoccupation de mourir bien/beau, de réintégration de la personnalité frustrée consciemment en route vers la mort, l'agonie physique dans laquelle «les héros s'assoient confortablement comme dans une chambre de mort» (Perpessicius P, 1989, p. 270), un «problème d'échecs sans vie» (Mihail Sebastian, 1985, p. 109), la maladie-état de grâce (chez Maxentiu), une forme déviante de narcissisme qui donne sens à la vie, un bonheur inexplicable (chez Aneta Pascu), le corps n'est qu'un «récipient fade des phénomènes physiologiques qui décomposent lentement les chairs du personnage» (Carmen Georgeta Ardelean, 2013, p. 124). Le corps sensible perd le support matériel, les corps rejettent la solution de l'harmonisation. (Simona Sora, 2008, p. 95).

Dans ce cycle, les hommes sont présentés comme une succession de phénomènes physiologiques et spirituels, ayant comme date limite la mort dans «une étude complète du désaccord de la santé» (Liviu Petrescu, 1965, p. 96). Par rapport à l'univers dévoilé par la maladie, l'homme est libre. La liberté ne peut être acquise que par la libération de l'aspect métaphysique. Aucun personnage décédé ne laisse la place aux regrets ou aux remords, mais attire au moins l'élimination des fardeaux des consanguines. Selon le principe «Seulement les morts ne sont pas malades», les décédés se libèrent et libèrent les autres des fardeaux portés longtemps, parfois intolérables par le physique ou psychique. Ainsi, on suit la ligne de Socrate et Pythagore: «Pendant que nous vivons, nous serions le plus proche de la connaissance autant de fois que nous n'aurons aucune liaison et mélange avec le corps» (Platon, 1994, p. 46). Les autres sont pathétiques, faibles, incapables de supporter les contraintes. Par conséquent les grandes maladies seront étudiées indépendamment de la médecine curative et dépendamment de la psychologie du personnage, «le corps spirituel» étant la liaison, la théorie qui garantit «l'authenticité unificatrice» (Simona Sora, 2008, p. 95). Malgré le nouveau individualisme et les préoccupations excessives pour le corps dans notre société, une corporalité littéraire est encore évitée parce que «écrire sur le corps signifie toujours écrire sur son propre corps, cela implique l'exégète aussi d'une manière tangible» (Simona Sora, 2008, p. 95). Cela peut être un obstacle ou un perturbateur, mais c'est une constante de la prose du début du XXème siècle, et «la maladie a une double fonction, sociale et culturelle» (Odile Marcel, 1993, p. 19). Pour que le malade devienne personnage sa maladie devrait recevoir un nom car «en tout cas le moral et la dégénérescence vont de pair» (C-tin Ciopraga, 1973, p. 155).

À l'époque, après la parution des théories de Freud, l'intérêt pour la vie spirituelle devient une mode et une occasion de fierté, une preuve de plus pour le sérieux de la profession de romancier. Les vrais personnages du livre sont des anomalies qui «donnent à l'être le mystère et la monumentalité de la nature elle-même» (Radu Petrescu, 1982, p. 148). Rebreanu se demandait si Mme Bengescu n'est pas plus proche

BDD-A24517 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:28 UTC)

du vrai visage de la vie, car ni même Dostoievski n'a pas analysé un tel cumul de maladies et déviations pour un seul personnage, ce qui garantit au cycle de la famille Hallipa, une place dans le top «des plus tristes livres de la littérature de l'époque entre les deux guerres» (Tudor Vianu, 1986, p. 174).

L'anamnese des maladies

On peut même faire une radiographie des maladies dans les romans, une «pathologie en progrès» (Andreia Roman, *op. cit*., p. 104), à laquelle on a même proposé une fonction métaphorique révélatrice des différents types de relations humaines à travers la chronique, à partir d'une simple diversion, à un renversement du rapport normalité/pathologie, aux comportements anormaux excessifs et exclusifs, jusqu'à la plus grave maladie (dans le roman reconstitué *L'étrangère*) de l'histoire elle-même.

Soit qu'on parle «des maladies personnalisées» (Cezar Petrescu, 1961, p. 24) ou du facteur héréditaire, qui «se traduit par la maladie» (Paul Cornea, 1982), dans le cycle de la famille Hallipa il n'y a pas de bons ou de mauvais gens, il y a des gens qui sont soit sains, soit malades, on peut même parler d'une normalité du pathologique. Seulement sous le sceau de l'hérédité, cette dégradation biologique est pertinente pour le social (des *body-bizz* de ces substituts d'intimidation sociale). Il n'y a aucun malade avec des filiations saines, comme si on suivrait la purification des racines de la vie. Ne doute pas que tout ce que tu vis, sens, penses à propos de la lecture est authentique, car c'est le seul moment où l'homme est authentique. Sans doute, les destins étant tellement vrais, nous ne pouvons que nous immerger dans leur complexité, vivre leurs états, être sympathétiques ou au moins empathiques car, vraiment, «UNE DES RARES ROUTES D'ACCÈS VERS L'ÊTRE RESTE LA MALADIE» (Thomas Mann dans Perpessicius, *op. cit*., pp. 264-265). Par l'intermédiaire des œuvres de Hortensia Papadat Bengescu entre dans la littérature roumaine la plus riche terminologie médicale, l'homme physiologique est présenté avec une compétence peu technique, du point de vue d'un biologiste et d'un clinicien, qui sait que toute souffrance du corps est à l'avance une maladie de l'âme.

Cette étude clinique de diverses maladies n'est pas du tout gratuite, c'est un refus critique, car les perturbations de la civilisation sont réverbérées dans ces troubles individuels. Quels que soient les points de vue critiques, le fait est que personne n'a détecté plus finement, avec une compréhension plus profonde les états des malades, dans un monde destiné à disparaître par tout ce qui s'exprime physiquement, socialement, moralement, esthétiquement. Leur filiation ne dépasse pas deux générations, ils ne sont pas de créateurs, la destruction attire après soi, conformément à la règle de la cyclicité, une nouvelle étape, supérieure, pourquoi pas de la vie après la mort, beaucoup mieux que tout ce qu'ils ont vécu et ils ont essayé dans cette vie créée par l'écrivaine. Si on était habitué à voir le héros puni par la maladie, la mort ou un autre trouble, à la fin, les romans du cycle de la famille Hallipa commencent sous cet auspice et mènent, avec chaque couple détruit, à la chute inévitable de l'entière génération, mais sans le fardeau de la tristesse, comme une libération. Ceux qui n'aiment pas ce sujet, qui refusent de penser comme les enfants «sont corps et âme», reçoivent une réponse de Nietzsche «les contempteurs du corps sont ceux pour lesquels il n'y a pas d'avenir dans le monde. Les hypocrites, les inconscients, les infantiles. Je ne

BDD-A24517 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:28 UTC)

voudrais pas qu'ils changent leur doctrine, mais seulement qu'ils nient leur corps, quelque chose qui puisse les rendre muets» (Friedrich Nietzsche, 1994, p. 89).

La physiologie, avec ses caprices, fait entretenir dans tous les cas, une permanence psychique aussi. La maladie, toujours autre, toujours grave, jamais guérie, source d'angoisses, occasion d'auto- observation et la psychologie de la maladie, sont presque les principales liaisons avec le monde. Hortensia Papadat-Bengescu enregistre toute la misère physiologique des corps qui appellent du secours. La feuille d'observation fait que les vrais personnages du livre deviennent les anomalies (n'importe quel type), un catalogue d'absurdités au bout desquelles le personnage, médusé par elles, entre dans un état de mécanicité, de somnolence, de paralysie, une réduction de mécanisme typique pour toute la littérature naturaliste qui lui suit jusqu'à nos jours. La mobilité réduite de l'esprit et du corps, gagnée par la somnolence, la bêtise et la paralysie transposées par le romancier en matière épique, donne à l'être »la monumentalité et le mystère de la nature elle-même» (Radu Petrescu, 1982, p. 148). On vehicule l'idée qu'on pouvait vivre entre ces hommes auxquels le malheur leur fait surgir «le morceau d'humanité d'eux-mêmes» (Ov. S. Crohmălniceanu, 1967, p. 449).

Chaque personnage, à sa façon, aspire tragiquement à une vie commune, qui est refusée par leur normalité, soit psychologique, soit physiologique. L'homme de Hortensia Papadat Bengescu se définit par rapport à un univers social. Les Hallipa, Drăgănescu, Valter sont montés, mais ils ont grimpé aussi sur l'échelle sociale et ils ont eu des rayures, s'il faut paraphraser le critique Ovid. S. Crohmălniceanu. Autrement dit, leur essai de dominer cet univers social a comme résultat une falsification psychique et la maladie n'est autre chose que ,,la solution'' trouvée par l'auteur pour la «réintégration» de la personnalité frustrante dans son chemin conscient vers la mort. On véhicule (par Nory) même l'idée d'un privilège de classe de la souffrance. Par rapport à l'univers créé par la maladie, l'homme est libre. La liberté ou l'illusion de la liberté ne pouvait pas être obtenue que par la libération de l'abstract. Comme il y a deux types de cette libération, on aura aussi deux types de maladies et de malades. Certains, plus «chanceux», qui connaissent une libération absolue de l'univers. Il s'agit ici des maladies incurables, comme la phtisie de Maxenţiu. Dans l'autre cas, la maladie est seulement un signe de faiblesse, d'impossibilité psychique à supporter encore la contrainte sociale, une modalité d'évasion pathétique. Lenora, Drăgănescu sont les représentants les plus importants pour lesquels l'hôpital Walter est un lieu de refuge. Le seul sentiment humain ressenti toujours par les malades se traduit par la pitié pour eux-mêmes.

Quand l'écrivaine s'est mis le problème des possibilités de se libérer et quand elle a cherché une solution de réintégration des personnages, le choix de la maladie ou de la mort comme réponse est tragique, parce que, dans son chemin conscient vers la mort, la maladie ne peut pas être une solution, «au plus» une vague mystique de la purification morale par la souffrance» (*Ibidem*). L'échappement ne peut plus venir ni même au moins de la part des docteurs. Le malade doit les rares retours caméléonesques (en fait, les angoisses d'avant la mort) à son propre psychique, qui fait ses derniers efforts. Les médecins sont, dans le cycle Hallipa, «les grands malades imaginés par l'écrivaine» (Roxana Sorescu, 1979, p. 208). Soit qu'ils sont imposteurs en médecine (dr. Rim, les médecins jumeaux bactériologiques Hallipa, le professeur G.), soit qu'ils sont des cliniciens éminents dans son domaine par l'excellence ambiguë-psychiatrie (dr. Walter şi Cojan), soit qu'ils ont une spécialisation claire (dr. Răut-T. B. C. et dr. Caro-infectieuses), ils accomplissent leur propre guérison. Les uns résolvent leurs propres complexes d'infériorité (Rim şi Caro), les autres ceux de frustration.

BDD-A24517 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:28 UTC)

La radiographie des maladies dans les romans

Avec la série de cinq romans du cycle (*Les vierges aux cheveux détachées, Concert de musique de Bach, La route cachée, Racines, L'étrangère)* prend naissance une fresque de la société roumaine, regardée au niveau de la classe dominante, la bourgeoisie, dans laquelle on suit spécialement la désagrégation physique et morale d'un monde au début du déclin, un tronc malade pour lequel la maladie a une fonction métaphorique. On décrit toujours des hommes malades: rongés par la tuberculose, le cancer, les maladies de coeur, les maladies de l'appareil génital, les anomalies psychiques des plus variées, des destins touchés par un amour malade et la malédiction du sang, cumul de maladies et de déviations morales, un univers qui «se dégrade toujours soit socialement, soit biologiquement» (Ion Negoițescu, 2002, p. 300). Le cycle Hallipa est une monographie des maladies, névroses, passions, processus moraux et états de coeur.

Dans ***Les vierges aux cheveux détachés*** se trouvent, à peine nées, toutes les relations fondamentales entre les personnages, relations qui se dérouleront dans les romans ultérieurs du cycle: le snobisme dans ses formes de manifestations sociales et artistiques, la maladie comme réflexe du déséquilibre de l'âme et la guérison des complexes par le sacrifice psychique d'un homme proche. Par exemple, Lenora doit sacrifier Doru pour sa guérison du complexe de l'adultère. Ultérieurement, Lina va sacrifier Sia par la même raison. «Le cycle entier se trouve sous le signe d'un érotisme qui parait diriger les choses avec une force inépuisable» (Nicolae Manolescu, *op. cit*., p. 316) et elle commence sous le signe du déclin. ***Les vierges aux cheveux détachés*** est le roman des conséquences de la naissance illégitime de certains enfants, conséquences ressenties différemment par les deux adultérines, Lenora et Lina qui tracent le destin de leurs enfants.

Dans ***Concert de musique de Bach*** on étudie «l'amour» dans toutes les formes manifestations sociales, mais l'écrivaine ignore son rôle curatif. On étudie la réaction d'un type humain qui passe par de différentes relations successives ou simultanées. Chaque personnage passe tour à tour au premier plan. Dans chaque famille apparaît un élément de dissolution avec le rôle social d'amant: Marcian, Sia Petrescu, Lică Trubadurul. Le concert est le symbole de cette solide alliance qui est la famille. «Le tribut a été payé par la mort de Sia, mais les individus se montreront encore une fois respectueux envers le firmament de la famille qu'on ne doit pas salir» (*Ibidem,* p. 331) dans l'hypnose collective dans laquelle tous sont pris à l'enterrement.

La route cachée est le plus «objectivé tableau de la série des écrits de Hortensia Papadat-Bengescu» (Pompiliu Constantinescu, 1977, p. 78). L'action se transfère de la maison de Elena vers le sanatorium congelé de Walter. Il continue la série des secrets infamants désavoués. Les héros cachent sous le masque officiel des drames honteux. Personne n'est sincère avec l'autre, ce qui imprime les relations d'hypocrisie. Derrière un mécanisme social moderne, fourmillent les instincts primaires ignobles. «Claustré et ténébreux, ce monde est amené à la disparition par tout ce qu'il entreprend, par tout ce qu'il exprime physiquement, socialement, moralement et esthétiquement.» (Marin Manu Bădescu, *op. cit*., p. 104).

Si dans les romans antérieurs toutes les actions étaient pour une vie décente, ici les ambitions sont «de bien mourir» (Al. Piru, 1981, p. 331). ***La route cachée*** suit minutieusement la fin lente de Lenora et le roman est dédié tout premièrement au ménage Walter-Lenora, par excellence protocolaire. Thomas Mann disait: «pour beaucoup de gens la vie commenceraient de la même façon, ils s'égarent par nécessité

BDD-A24517 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:28 UTC)

parce que pour eux il ne s'agit pas de vrais chemins» (Thomas Mann, dans Perpessicius, *op. cit*., p. 271).

Par ***Racines,*** Hortensia Papadat-Bengescu propose une pure utopie. «Les racines malades ou faibles constituent pour les héros du roman la cause d'un final sombre, les raisons de sa décadence étant, à la fois pathologiques, psychiques ou sociales». (C-tin Ciopraga, *op. cit*., p. 174) Dans ***Racines*** tous sont malades, et l'intérêt pour le décodage des comportements anormaux devient dans ce roman excessif et exclusif. La féministe Nory du premier roman, mène une guerre tacite avec tout le monde, sa conduite n'étant autre chose que le signe d'une hérédité hybride d'enfant créée au feu d'une grande combustion, c'est-à-dire bâtard; tandis que sa soeur, Dia Baldovin, a un caractère passif et suit le chemin de sa classe. «C'est ici une curieuse légitimation de la vie devant l'art» (Ion Negoițescu, *op. cit*., p. 302). Nory est une femme de trente ans, pour laquelle la vie sexuelle est encore seulement imaginée. La critique l'a cataloguée frigide, mais Vladimir Streinu dit que c'est «une femme conformée défectueusement, la déviation de sa nature est d'ordre physiologique» (Vladimir Streinu, 1968, p. 191). Roxana Sorescu voyait dans ***Racines*** «la monographie complète de la jalousie» (Roxana Sorescu, *op. cit*., p. 175) mais, ***Racines*** reste «le roman des crises intimes des femmes» (G. Călinescu, 1985, p. 742).

Des maladies comme la frigidité, la libido, la ménopause, l'hémophilie, l'anémie, la sénilité, l'érotomanie, la mythomanie, la schizophrénie, la syphilis, l'homosexualité, le souffle asystolique, la malaria, la paralysie, l'androgynisme, la crise d'adolescence, la jalousie, même le péché de l'inceste, sont traitées dans ce roman, en se rencontrant en conglomérat parfois même trois diagnostics dans la feuille clinique d'un seul personnage. Même l'installation du cancer est présentée comme forme commandée d'autodestruction. La galerie des maladives s'enrichit avec un personnage mémorable, Aneta Pascu et avec le dégénéré Ghighi Drăgănescu.

Dans ***Racines*** il y a trop de femmes seules, parce que la frustration est une expression de la solitude érotique spécialement. On peut expliquer les racines par les «harpons que chaque personnage essaye d'infliger dans l'âme de l'autre, dans lequel il doit se fixer et duquel il veut extraire la sève vitale» (Roxana Sorescu, *op. cit*., p. 193). Apres être condamnés dans des milliers de pages, les personnages sont conduits vers leur fin implacable.

Le roman ***L' Étrangère,*** pendant la période de sa récente reconstitution, a été perçu même par la coordinatrice Gabriela Omăt, comme un roman-synthèse, dans lequel «l'écrivaine veut résumer et finir le destin des personnages du cycle épique entier» (Eugen Simion, 2012, p. LVIII). Tour à tour, les personnages délivrent par la mort l'espace épique «le roman semble conçu comme une cérémonie d'adieu, toutes les personnages meurent, tour à tour dans cette vaste construction baroque» (*Ibidem*, p. LXXIII), laissant place aux réflexions /méditations de l'auteur, elles réussissent à définir une complication de l'esprit dans le monde des sensations, l'espace favori d'analyse de l'écrivaine, qui les disciplinent finalement sous le contrôle de la ration, laissant apparaître seulement de faibles soupçons qu'il refuse d'élucider.

Je finis l'étude par la confession de croyance de l'auteur dans l'interview accordé à I. Valerian: "Je considère que le roman proprement-dit signifie la réalisation de la vie, donc de la vérité, par conséquence, comme quelque chose de rigoureux et grave. Je ne soumets personne, mais je ne couvre pas. Parce que je me suis proposé la vérité. J'ai l'impression que dans les faits les plus habituels on peut trouver beaucoup de caractère et de relief dans les caractères les plus usuels» (I .Valerian, 1967, p. 145).

BDD-A24517 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:28 UTC)

Bibliographie

Ardelean, C. G., *Hortensia Papadat Bengescu, la grande européenne de la littérature roumaine. Plaidoyers*, Ed. Eikon, Cluj-Napoca, 2013

Bengescu, H. P., dans Dan Petrașincu, *Avec l'écrivaine H.P.B sur le roman Le fiancé et sur la création*, reproduit dans „Vremea", année VIII, n. 389, 26 mai 1935

Călinescu, G., *Histoire de la littérature roumaine des origines à nos jours*, Ed. II, Ed Minerva, București, 1985

Ciopraga, C., *Hortensia Papadat Bengescu*, Ed. Cartea Românească, București, 1973

Ciopraga, C., *Personnalités de la littérature roumaine*, Ed. Junimea, Iași, 1973

Cioran, E., *Au bord du désespoir*, Ed. Humanitas, București, 1989

Constantinescu, P., *Pages choisies*, E.S.P.L.A, București, 1957

Pompiliu, C., *Considérations sur le roman roumain*, dans «Kalende», année I, n. 2,1928

Cornea, P., *La sociologie du roman*, Ed. Minerva, București, 1982

Crohmălniceanu, Ov. S., *La littérature roumaine entre les deux guerres mondiales*, vol. I, E.P.L., București, 1967

Dragomirescu, M., *Le problème du roman roumain. Nous traversons une crise de roman?* interview dans „Da și nu", année I, n. 4, 5 juin 1936

Eliade, M., *Le roman océanographique*, dans „Vitrina literară", année II, n. 6, 1934

Manolescu, N., *L'arche de Noé*, Ed. 100+1 Gramar, București, 2000

Marcel, O., *Thomas Mann et le XXe siècle. La maladie européenne*, Presses Universitaire de France, Paris, 1993

Mihăilescu, F., *Introduction dans l'œuvre de Hortensia Papadat Bengescu*, Ed. Minerva, București, 1975

Negoițescu, I., *L'histoire de la littérature roumaine, (1800-1945)*, IIe édition, Ed. Dacia, Cluj-Napoca, 2002

Nietzsche, F., *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tous et personne*, Ed. Humanitas, București, 1994

Perpessicius, P., *Ecrivains roumains*, vol. III, B.P.T, Ed. Minerva, București, 1989

Petrescu, C., *La ville patriarcale*, E.P.L, București, 1961

Petrescu, L., *Réalité et romanesque*, Ed. Tineretului, București, 1965

Petrescu, R., *Météorologie de la lecture*, Ed. Cartea Românească, București, 1982

Piru, Al., *Histoire de la littérature roumaine dès le début jusqu'à nos jours*, Ed. Univers, București, 1981

Platon, *Phaidon /ou De l'âme: dialogue étique*, trad. Petru Creția, Ed Humanitas, București, 1994

Ribot, Th., *La psychologie des sentiments*, http:/www.persee.fr

Roman, A., *Hortensia Papadat Bengescu. La vocation et les styles de la modernité*, Ed. Paralela 45, Pitești

Sebastian, M., *Considérations sur le roman moderne. Panlyrisme*, dans „Cuvântul", année III, n. 895, 14 oct. 1927

Sebastian, M., *Hortensia Papadat Bengescu- - La route cachée*, dans Nae Antonescu, *Revues littéraires dirigées par Liviu Rebreanu*, Ed. Minerva, București, 1985

Simion, E., *Etude introductive* à *Hortensia Papadat Bengescu. Oeuvres*, texte établit et notes par Gabriela Omăt, L'Académie Roumaine, Fundația Națională pentru Știință și Artă, București, 2012,

Sora, S., *La récupération de l'intimité*, Ed. Cartea Românească, București, 2008

Sorescu, R., *Interprétations. Hortensia Papadat Bengescu ou une version du roman psychologique*, Ed. Cartea Românească, București, 1979

Streinu, V., *Pages de critique littéraire- Marginalia. Essais*, vol.II, E.P.L, București, 1968,

Valerian, I., *Les écrivains de ce siècle, en parlant avec Hortensia Papadat Bengescu*, E.P.L, București, 1967

Vianu, T., *Les écrivains roumains du XXe siècle*, Ed. Minerva, București, 1986

BDD-A24517 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 09:11:28 UTC)